

Anna Bounina (1774-1829), une femme émancipée avant l'heure

IRÈNE SEMENOFF-TIAN-CHANSKY-BAÏDINE

Anna Bounina est souvent considérée comme la première femme poète de renom en Russie. Ivan Bounine et Anna Akhmatova en revendiquent la parenté. Evgueni Evtouchenko lui a consacré son poème « Anna I^e ». Elle naquit en 1774, sous le règne de Catherine II, impératrice et femme de lettres si favorable au développement de la personnalité féminine. Elle fut active sous le règne d'Alexandre I^{er}, principalement entre 1806 et 1821. De son vivant, on l'appela « la Sapho russe », « la Corinne du Nord » ou la « dixième muse² ». La publication d'un recueil de vers en trois par-

1. D. S. Klimov, A. A. Bogdanov, A. Ju. Karandeev & L. N. Beljaeva, *Rodina Petra Petroviča Semenova-Tjan-Šanskogo* (La patrie de P. P. Semenov-Tian-Chanski), Voronej, Izdat. Print, 2016, p. 26. En ligne : Evguenij Evtušenko, « Anna Pervaja » [Anne I^e], <http://2004.novayagazeta.ru/nomer/2004/65n/n65n-s29.shtml>, consulté le 7 mars 2017.

2. A. K. Baboreko, « Bunina, Anna Petrovna » [Bounina Anna Petrovna], in P. A. Nikolaev (éd.), *Russkie pisateli: biobibliografičeskij slovar'*, t. 1, M., Prosveščenie, 1990, en ligne : http://az.lib.ru/b/bunina_a_p/text_0040.shtml, consulté le 7 mars 2017. Konstantin Grot, « Al'bom Anny Petrovny Buninoj » [L'album d'Anna Petrovna Bounina], *Russkij Arxiv*, 1902, livre 1, 4, p. 500-506, en ligne : <http://www.ostrov.ca/kgrot/album.htm>, consulté le 29 août 2012.

ties par l'Académie de Russie en 1819 et 1821 consacra sa carrière de poète³.

Après sa mort, plusieurs articles lui furent consacrés. En 1929, Constantin Yakovlevitch Grot (1853-1934), le fils de sa petite-nièce, écrivit un article substantiel dont le manuscrit, conservé dans les Archives de l'Académie des sciences, fut publié en 2003 sur Internet⁴. En 1994, Catriona Kelly l'inclut dans son *Anthologie de l'écriture féminine russe*, publiée à Oxford. Enfin, en 1997, la spécialiste américaine Rosslyn Wendy lui consacra un ouvrage volumineux, *Anna Bounina (1774-1829) et les origines de la poésie féminine en Russie*, dans lequel elle écrit : « Bounina était sans aucun doute la plus originale des femmes poètes de sa génération en Russie, et certainement plus originale que beaucoup de ses contemporains masculins⁵ ».

Cependant, elle reste peu connue en dehors d'un petit cercle de spécialistes. Ce n'est qu'en 2016 que son œuvre paraît dans une édition facilement accessible au lecteur contemporain⁶. Deux raisons l'ont empêchée d'atteindre à une plus grande célébrité. Premièrement, sa carrière fut écourtée par un cancer qui commença à la ronger vers 1816 et l'obligea à quitter définitivement Saint-Petersbourg en 1824. Deuxièmement, son attachement au style classique lui valut les foudres des partisans du style nouveau. Catriona Kelly écrit :

Bounina était sans doute la première véritable poétesse de la littérature russe, mais sa réputation a souffert injustement des sar-

3. Anna Bunina, *Sobranie stixotvorenij Anny Buninoj* [Recueil de poésies d'Anna Bounina], vol. I, SPb., tip. Rossijskoj Akademij, 1819, 177 p. ; vol. II, SPb., tip. Imperatroskoj Rossijskoj Akademij, 1821, 212 p. ; vol. III, SPb., tip. Imperatroskoj Rossijskoj Akademij, 1819, 176 p.

4. Publication d'Eugène Fedorov sur son site consacré aux familles Bounine, Grot, et Semenov : Konstantin Grot, « Poëtessa Anna Petrovna Bunina (K 100-letnej godovščine eë smerti 4 dekabnja 1829 g.) » [La poétesse Anna Petrovna Bounina (À l'occasion du centenaire de sa mort le 4 décembre 1829)], E. K. Fedorov (éd.), 2003, en ligne : http://www.ostrov.ca/kgrot/ap_bunina.htm, consulté le 31 août 2012.

5. Rosslyn Wendy, *Anna Bunina (1774-1829) and the Origins of Women's Poetry in Russia*, Lewiston, The Edwin Mellen Press, 1997, p. 335.

6. A. P. Bunina, *Neopytnaja muža : Sobranie stixotvorenij* [La muse inexpérimentée : Œuvres], M., BSG-Press, 2016, 560 p. L'ouvrage, préparé et annoté par Maksim Amelin, est précédé d'une introduction très éclairante de Marija Nesterenko, ainsi que d'une courte biographie par M. Nesterenko et M. Amelin.

casmes des romantiques des années 1820, en particulier de Pouchkine, qui (en partie à cause de son hostilité à Chichkov, en partie pour des raisons misogynes) a cité le travail de Bounina comme un exemple criant du peu de valeur de la poésie d'avant le romantisme⁷.

Reconnaissons, toutefois, que l'œuvre d'Anna Bounina, si elle contient quelques chefs-d'œuvre, est d'une qualité inégale.

Cas rare à l'époque, Anna Bounina a voulu se consacrer entièrement à la poésie, privée de la protection sociale et financière qu'offrait le mariage. Dans cet article, nous nous efforcerons de comprendre comment elle a pu organiser sa vie, puis quelle a été sa carrière poétique. Enfin, nous nous attacherons aux idées qu'elle a défendues.

Une vie indépendante

Une orpheline qui prend en main sa propre formation

Anna Bounina est née le 7/18 janvier 1774 dans la propriété familiale d'Ourousovo (district de Riajsk, province de Riazan, aujourd'hui district de Tchaplyguine, *oblast'* de Lipetsk). Elle a eu une enfance gâchée par la mort de sa mère, Anna Ivanovna Ladygine († 1775), alors qu'elle avait deux ans. Son père, Piotr Maksimovitch Bounine († vers 1799), confia aussitôt l'éducation d'Anna et de ses sœurs à des parents. D'après l'un de ses poèmes, elle vécut tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, en tout dans neuf maisons différentes. Dans son poème, « À ceux qui m'ont proposé d'écrire des hymnes » (« *Tem, kotorye mne predlagali pisat' gimny* »), elle dit toute sa souffrance d'avoir été orpheline : « Je ne connais que la souffrance d'être orpheline/ Ayant été nourrie dès l'enfance par des personnes étrangères⁸ ». Dans ces conditions, elle ne put évidemment recevoir d'éducation sérieuse et suivie. Malgré tout, elle se mit à écrire des poèmes (dont il ne reste rien) dès l'âge de douze ans. Pour elle, la poésie représentait une ancre de salut, comme elle l'exprima plus tard en exergue de son recueil *la Muse inexpérimentée* (*Neopytnaja Muz'a*) : « La lyre m'a sauvée de la noyade⁹ ». Que ce soit

7. Catriona Kelly (éd.), *Anthology of Russian Women's Writing, 1777-1992*, Oxford University Press, 1994, p. 3. Il faut également signaler la thèse de Dmitri Botcharov soutenue à l'Institut pédagogique de Moscou, *L'œuvre d'A. Bounina dans le contexte du mouvement littéraire et social des années 1800-1810* à laquelle nous n'avons pas eu accès.

8. Anna Bunina, *Sobranie...*, *op. cit.*, vol. III, p. 74.

9. Anna Bunina, *Neopytnaja muz'a*, SPb., tipog. Šnora, 1809, p. de titre.

dans les familles de ses parents, les Oussov, Bounine, Blank ou Semenov, elle séjourna sans doute régulièrement à Moscou, où, par leur intermédiaire, elle fut certainement en contact avec les milieux littéraires moscovites¹⁰.

Consciente des lacunes de sa formation, elle décida de s'installer à Saint-Pétersbourg pour s'instruire, ce qui montre son courage et son indépendance d'esprit. Disposant d'un petit capital, elle s'y installa vers 1802¹¹, rejoignant son frère l'officier de marine, Ivan Petrovitch Bounine (1773-1858), qui était bien introduit dans la haute société pétersbourgeoise et les milieux littéraires. Là, elle fit preuve d'une détermination formidable. Âgée déjà de 28 ans, elle dépensa tout son argent pour payer des cours particuliers et rattraper le temps perdu. Elle apprit ainsi les mathématiques, la physique, la musique, le français, l'allemand, l'anglais. Elle étudia aussi la littérature et la poésie russes. Dans ce domaine, elle fut instruite notamment par Piotr Ivanovitch Sokolov (1764-1835), secrétaire de l'Académie de Russie depuis 1802, et éminent spécialiste de la grammaire russe.

Célibataire, mais entourée d'amis et de parents

Dans sa jeunesse, Anna Bounina rencontra plusieurs personnes qui lui furent d'une aide précieuse et l'introduisirent dans les milieux littéraires. Elle fut ainsi hébergée dans une maison qu'elle a comparée à un « paradis terrestre¹² », celle de Nicolas Issaïevitch Akhverdov (1754-1817), homme extrêmement cultivé, issu de la noblesse géorgienne, major-général qui enseigna le russe, l'histoire et la géographie aux grands-ducs Nicolas et Michel Pavlovitch. Akhverdov entretenait des relations amicales avec le poète Gavriil Romanovitch Derjavine (1743-1816), ainsi qu'avec Vassili Semenovitch Khvostov¹³ (1756-1832), gouverneur de Tomsk de 1804 à 1808, qui après une période de disgrâce, reprit une carrière de fonctionnaire à Saint-Pétersbourg¹⁴. Akhverdov fut nommé membre de l'Académie des Beaux Arts en 1806 et devint membre du Colloque des amis de la langue russe (*Beseda ljubitelej russkogo slova*) en 1811¹⁵.

10. Konstantin Grot, « Poëtessa... », art. cit.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. « Axverdov Nikolaj Isaevič » [Akhverdov Nikolai Issaïevitch], http://ru.hayazg.info/Ахвердов_Николай_Исаевич, consulté le 31 juillet 2012.

14. Voir A. V. Jakovenko, *Tomskie gubernatory* [Les gouverneurs de Tomsk], Tomsk, izd. « Veter », 2012, p. 14-22.

15. « Axverdov... », art. cit.

Bounina ne s'est pas mariée, mais il est difficile de dire s'il s'agissait d'un choix. Dans son poème « Stances, Imitation de la poétesse de Lesbos » (« *Stansy, Podraženie Lesboskoj stixotvorice* »), genre d'autoportrait lyrique, elle déclare qu'est bienheureux celui (c'est-à-dire elle-même) qui respire le même air que Sapho, la poésie apportant la paix, et permettant de n'avoir besoin ni de parents, ni d'une « foule d'amis¹⁶ ». Mais elle exprime sans doute là l'idéal vers lequel elle a tendu toute sa vie, et non la réalité. Certaines de ses poésies semblent évoquer un amour malheureux. Suivant plusieurs témoignages, elle aurait été amoureuse du poète Ivan Ivanovitch Dmitriev (1760-1837), de quatorze ans son aîné, auquel elle aurait déclaré son amour, mais qui ne répondit que par de l'amitié¹⁷. Peut-être aussi ne s'est-elle jamais mariée, parce qu'elle craignait de se lier avec un homme qu'elle aurait mal connu ? Dans une lettre à son neveu Mikhaïl Nikolaïevitch Semenov (1798-1859), elle le met en garde, et dénonce le fait qu'il se marie sans vraiment connaître sa future épouse, comme c'était toujours le cas à l'époque : « on ne peut se faire une opinion des mœurs et capacités d'une personne avec laquelle on ne vit pas dans la même maison, ni dans un lien étroit ; mais seulement de ce que l'on voit et encore sous une lumière fausse, parfois meilleure, parfois pire que la réalité¹⁸ ».

Si Anna Bounina ne s'est pas mariée, la famille noble représentait à l'époque une institution suffisamment solide pour qu'elle ne soit pas isolée. S'étendant à plusieurs degrés, la famille représentait toujours pour elle un soutien, depuis son enfance où ce sont des oncles ou tantes qui l'élevèrent, jusqu'à sa mort où elle fut recueillie par l'un de ses neveux à la mode de Bretagne, Dimitri Maksimovitch Bounine (petit-fils de son oncle paternel¹⁹). Son frère, Ivan Petrovitch Bounine, représentait aussi un soutien précieux.

Elle éprouvait pour ses neveux et nièces une grande affection. Ses lettres en vers ou en prose à son neveu Mikhaïl révèlent la tendresse quasi-maternelle qu'elle éprouvait pour lui. Ainsi la lettre « À

16. Anna Bunina, *Sobranie...*, *op. cit.*, vol. I, p. 152.

17. Konstantin Grot, « Poëtessa... », art. cit. Wendy Rosslyn, *Anna Bunina (1774-1829)...*, *op. cit.*, p. 62-65.

18. Konstantin Grot, « Iz pisem Anny Petrovny Buninoj k plemjanniku eja M. N. Semenovu » [Extraits des lettres d'Anna Petrovna Bounina à son neveu M. N. Semenov], *Russkij arxiv*, 1908, I, p. 524-535, en ligne : <http://www.ostrov.ca/kgrot/letters.htm>, consulté le 30 août 2012.

19. <http://www.ostrov.ca/drevo/individual.php?pid=I78&ged=family.ged&tab=0>, consulté le 29 août 2012.

Micha, mon neveu âgé de dix ans » commence par ces vers : « Toujours, partout, conservant un amour égal à ton égard,/ Tu me charmes comme l'aurore au mois de mai !/ As-tu fini ta leçon, que dans ta simplicité enfantine/ Tu accours m'embrasser/ Et sur ma poitrine oublier le joug de la science/ [...] »²⁰. Bounina exerça aussi une certaine influence sur son petit-neveu et filleul, Piotr Petrovitch Semenov, le futur explorateur du Tian-Chan et acteur de la réforme du servage.

Elle était entourée de nombreux amis dont certains, comme Alexandre Semionovitch Chichkov (1754-1841), la soutinrent jusqu'à la mort. Plusieurs femmes étaient sans doute aussi proches d'elle. Elle était donc loin d'être isolée, pourtant la solitude est un thème qui transparait à maintes reprises dans son œuvre et dans ses lettres et dont elle souffrit particulièrement au temps de sa maladie.

Une carrière d'écrivain professionnel

Anna Bounina n'était nullement la première poétesse russe, en effet déjà Nicolas Novikov, dans son *Essai de dictionnaire historique des écrivains russes* datant de 1772, citait avec admiration neuf femmes auteurs de poèmes²¹. Mais, contrairement à d'autres femmes écrivains fameuses de son temps, comme Catherine Dachkova (née Vorontsova) (1743 ou 1744-1810), qui fut même Présidente de l'Académie des sciences, ou plus tard Zinaïda Volkonskaïa (1789-1862), Bounina, libre de tout souci familial, se consacra entièrement à l'écriture. Cela voulait dire qu'elle devait aussi subvenir seule à ses besoins. Les revenus tirés de son héritage ne lui rapportaient pas plus de 600 roubles par an, ce qui était une somme relativement importante, mais insuffisante. Toute sa vie, elle dut donc trouver des revenus complémentaires, devant régulièrement s'abaisser à demander de l'argent à ses relations. Ses poèmes patriotiques ou en l'honneur du tsar lui assurèrent le soutien très précieux de la famille impériale. En particulier, plusieurs pensions annuelles (400 roubles après la publication du 1^{er} tome de *la Muse inexplorée*, auxquels il faut ajouter 600 roubles à partir de 1810²²) et des subventions de la part de la famille impériale (l'impératrice douairière Maria Fiodorovna, l'impératrice Élisabeth Alexeïevna, l'empe-

20. Anna Bunina, *Neopytnaja muža*, vol. II, SPb., Morskaja tipografija, 1812, p. 36.

21. Ruth Zernova, « Les femmes écrivains », in Efim Etkin *et al.* (éd.), *Histoire de la littérature russe, Le XIX^e siècle l'époque de Pouchkine et de Gogol*, Paris, Fayard, 1996, p. 675.

22. Rosslyn Wendy, *Anna Bunina...*, *op. cit.*, p. 168.

reur Alexandre I^{er}) lui permirent de pouvoir continuer à se consacrer à la poésie. En 1813, Chichkov, grâce à l'intervention du feld-maréchal Koutouzov, réussit à convaincre Alexandre I^{er} d'augmenter sa pension qui atteint alors 2 000 roubles par an²³, une somme considérable pour l'époque, mais insuffisante eu égard aux 5 550 roubles de dettes qu'elle avait alors.

Lorsqu'elle tomba malade en 1814, Alexandre I^{er} en personne veilla à ce qu'elle bénéficie des consultations des meilleurs médecins, puis il lui paya le voyage pour qu'elle puisse se faire soigner en Angleterre où elle passa deux ans (1815-1817), dont plusieurs mois dans la station très mondaine et ruineuse de Bath²⁴. Pourtant, le manque d'argent est un thème récurrent de ses lettres, par lesquelles elle demandait régulièrement de l'aide aux uns et aux autres, ce qui ne manquait pas de l'humilier. En 1817, grâce à l'intercession de son fidèle ami Alexandre Chichkov, elle obtint encore 4 000 roubles de la part de l'impératrice Élisabeth Alexeïevna, mais les difficultés financières l'obligèrent à rentrer d'Angleterre, sans avoir pu se faire opérer²⁵. Ses amis continuèrent à la soutenir matériellement pendant tout ce temps-là.

Une lutte de plus de quinze ans contre la maladie

Dès 1810, elle commença à se plaindre de sa santé²⁶. En 1814, un cancer du sein²⁷ se déclara. Elle n'arriva jamais à en guérir, malgré le long séjour en Angleterre évoqué plus haut (1815-1817), un voyage à Lipetsk (1826) et deux dans le Caucase (1826, 1827). En 1824, sa maladie l'obligea à quitter Saint-Petersbourg pour s'installer chez des parents dans la province de Riazan.

Cette vie pleine d'épreuves la conduisit parfois au désespoir, au point d'être incapable de louer Dieu et de désirer la tombe : « De partout encerclée par le malheur, / Je veux louer la voute tombale : / Vers elle, la sortie est joyeuse, paisible ! / Avec elle le sommeil et le silence sont sacrés ! / Elle me réconciliera avec le malheur... je

23. Konstantin Grot, « Poëtessa... », art. cit. À titre de comparaison, Karamzine touchait 2 000 roubles par an comme historiographe à partir de 1803, Joukovski 4 000 roubles, Krylov 1 500 : André Meynieux, *La littérature et le métier d'écrivain en Russie avant Pouchkine*, Paris, Librairie des cinq continents, Cahiers d'études littéraires, 1966, p. 61.

24. Konstantin Grot, « Poëtessa... », art. cit.

25. Rosslyn Wendy, *Anna Bunina...*, *op. cit.*, p. 266.

26. *Ibid.*, p. 203.

27. Aujourd'hui le diagnostic aurait sans doute été différent, voir A. P. Bunina, *Neopytnaja muza : Sobraie stixotvorenij...*, *op. cit.*, 2016, p. 37.

bénis /la voute tombale !²⁸ ». Dans un poème émouvant, « Promenade d'une malade au mois de mai » (« *Majskaja progulka boljaščej* »), elle se lamente :

[...] le feu ne s'éteint pas dans ma poitrine ;/ Le même serpent suce mon cœur ;/ Le même poison coule dans mes veines:/ Là où je fais un pas se trouve mon enfer/ Il n'y a pas de médecin pour laver mes blessures ;/ Il n'y a pas de main pour essuyer mes larmes ;/ Il n'y a pas de lèvres pour me consoler ;/ Il n'y a pas de poitrine où se blottir/ Tous s'éloignent de moi et me fuient:/ Je suis seule... Oh, malheur à moi²⁹ !

Puis elle exprime sa souffrance que rien ne peut apaiser, pas même la nature, ni l'espérance d'une amélioration. Les pensées morbides apparaissent déjà dans un poème de 1806 d'une grande force expressive par son dépouillement, « Depuis le bord de mer » (« *S primorskago berega* ») : « Mer, agite-toi !/ Sois-moi une tombe³⁰ ! ».

À partir de 1822, sa situation matérielle s'aggrava. Elle ne pouvait plus se chauffer, ni se nourrir correctement. Les difficultés matérielles l'éloignaient de la société, ainsi que la maladie qui ne lui laissait plus guère de paix. Elle se plaignait à ses neveux de sa solitude. Depuis 1824, installée chez Dimitri Maksimovitch Bounine, elle manquait toujours cruellement de moyens pour se soigner et accomplir diverses cures. Jusqu'à sa mort, Chichkov s'efforça de la soutenir moralement et matériellement.

Elle mourut à l'âge de 55 ans, le 4 décembre 1829, dans les bras de son neveu, Piotr Nikolaevitch Semenov³¹, dans la maison de Dimitri Maksimovitch Bounine, au village de Denissovka (District de Ranenbourg).

Une œuvre ambitieuse

Tout au long de sa carrière, Anna Bounina a abordé les genres les plus divers dont certains étaient considérés comme réservés aux hommes. Dès le départ, son approche était celle d'un écrivain professionnel, soucieux de réfléchir à la théorie et d'acquérir une technique irréprochable. Fidèle au style du XVIII^e siècle, elle fut dépassée par les tenants du nouveau style.

28. Anna Bunina, *Sobranie...*, *op. cit.*, vol. I, p. 74.

29. *Ibid.*, p. 95.

30. *Ibid.*, p. 141

31. Natalija Grot, *Vospominanija dlja detej i vnukov* [Mémoires pour mes enfants et petits-enfants], SPb., izd. sem'i, 1900, p. 6.

Un écrivain reconnu

La première de ses œuvres de jeunesse parut en 1799 dans la revue *Hippocrène* (*Ippokrena*). Puis des œuvres plus mûres parurent en 1806 dans des revues moscovites, comme le *Courrier moscovite*. Prudemment, elles étaient anonymes. En 1808, sa traduction de l'abbé Batteux remporta un franc succès. Paraissent alors ses premières publications dans des revues pétersbourgeoises, puis en 1809 le premier tome de sa *Muse inexplorée*, et en 1812 le deuxième tome. Cette fois-ci, l'ouvrage est signé. En 1811, elle publie son œuvre en prose *Soirées au village* (*Sel'skie večera*). Enfin, consécration de sa carrière, l'Académie, dont le Président est Chichkov depuis 1813, édite en 1819 et 1821 son *Œuvre poétique complète*.

La liste des personnes ayant « daigné souscrire pour recevoir » le recueil de vers de 1819 permet de se faire une idée du public d'Anna Bounina, ainsi que du cercle de ses amis. Le nombre de femmes est important : 34 femmes pour 83 hommes. De nombreux commanditaires appartiennent à la haute aristocratie comme Ekaterina Ivanovna Nelidova (1756-1839), dame d'honneur de la famille impériale, qui fut la favorite de Paul I^{er} et dont les traits furent immortalisés à l'âge de quinze ans dans le portrait qu'en fit d'elle Dimitri Levitski (1735-1822), alors qu'elle jouait la comédie dans un spectacle à l'Institut Smolny. On y trouve aussi le prince Abamelek (son prénom n'est pas noté) ou le prince Vassili Vassilievitch Dolgoroukov (1787-1858) qui avait une position élevée à la Cour³² ou la princesse Ekaterina Fiodorovna Dolgoroukova (1769-1849), également haut placée à la Cour. On peut encore citer le prince Alexandre Vassilievitch Kotchoubey (1788-1866) qui fut membre du Conseil d'État. D'autres appartenaient à des familles de la noblesse plus modestes, comme Fiodor Vassilievitch Samarine (1784-1853) et sa femme Sophia Yourievna, née Neledinskaya-Melet'skaya (1793-1879) ou l'écrivain Fiodor Nicolaevitch Glinka (1786-1880). La bourgeoisie s'intéresse aussi à l'œuvre de Bounina : la liste comprend des marchands et entrepreneurs.

La liste des souscripteurs du deuxième recueil (1821) semble indiquer que la notoriété d'Anna Bounina a notablement grandi. Ils sont beaucoup plus nombreux : 206 personnes, auxquelles il faut ajouter trois institutions : la Bibliothèque de l'État-major de l'empereur, une autre bibliothèque, la Pension de l'Université de

32. « Dolgoroukov, Vasilij Vasil'evič », in A. A. Polvcov (éd.), *Russkij biografičeskij slovar'*, SPb., 1896-1918, https://ru.wikisource.org/wiki/Русский_биографический_словарь, consulté le 7 mars 2017.

Moscou. Les femmes sont en proportion beaucoup moins nombreuses que dans la première liste : 29 femmes, 171 hommes, six personnes inconnues. Le nombre de personnes occupant une fonction à la Cour est important. Les souscripteurs viennent de 22 villes différentes. Les cercles littéraires sont représentés, notamment par Vassili Lvovitch Pouchkine (1766-1830), l'oncle du poète, membre du cercle poétique Arzamas et défenseur du classicisme.

L'« album » (dans le sens *album amicorum*) de Bounina, carnet où, suivant l'habitude de l'époque, ses amis écrivaient leurs pensées en souvenir, est aussi la preuve de sa familiarité avec plusieurs auteurs qui y laissèrent leurs vers : Gavriil Derjavine (1743-1816), Alexandre Chichkov que nous avons déjà cité, son parent le poète Boris Karlovitch Blank (1769-1826, il épousa une nièce d'Anna Bounina), son protecteur et ami Nicolas Akhverdov. À Derjavine, elle dédia son poème « Crépuscule » (« *Sumerki* »)³³.

Elle était aussi amie du poète satiriste Mikhaïl Vassilievitch Milonov (1792-1821), cousin germain de son neveu Piotr Nikolae-vitch Semenov, ainsi que du poète et homme d'État Youri Alexandrovitch Neledinski-Meletski (1751-1828). L'écrivain sentimentaliste Ivan Dmitriev, qui lui plaisait tant, appréciait sa poésie.

Grâce à l'amitié de Derjavine et de l'amiral Chichkov, elle fut élue membre d'honneur du Colloque des amis de la langue russe (*Beseda ljubitelej russkogo slova*), en même temps que la poétesse Anna Volkova (1781-1834), dès 1811³⁴. Le Colloque, qui exista de 1811 à 1816, avait pour but de défendre le classicisme et la langue littéraire russe contre toute tentative de réforme en organisant des lectures publiques. En même temps, par son amour de la langue du peuple, l'association avait des accents démocratiques qui attirèrent des écrivains aux tendances « prédécembristes ». Lors d'une réunion du Colloque, c'est le fabuliste Ivan Krylov (1769-1844) qui lut le poème de Bounina au contenu moralisateur « La Chute de Phaé-ton », contribuant à son succès.

Après la parution de son recueil par l'Académie, plusieurs critiques la considérèrent comme la première parmi les femmes écrivains. En 1826, S. Roussov dans son *Dictionnaire bibliographique des Femmes écrivains russes* (*Bibliografičeskij katalog rossijskim pisatel'nicam*), écrivit qu'Anna Bounina méritait d'occuper la première place parmi

33. Anna Bunina, *Sobranie...*, *op. cit.*, vol. III, SPb., tip. Rossijskoj Akademij, 1819, p. 43-48.

34. Ruth Zernova, « Les femmes... », art. cit., p. 677. A. P. Bunina, *Neopyt'naja muža: Sobranie stixotvorenij...*, *op. cit.*, 2016, p. 34.

ces femmes écrivains et poètes³⁵. Même Karamzine, dont le style était plus moderne, aurait dit : « Aucune femme en Russie n'a écrit avec autant de force³⁶ ».

Le 9 février 1820, elle fut élue membre de la Société libre des amateurs de littérature russe³⁷. Peu avant sa mort, en 1829, elle reçut de l'Académie une médaille et 1 000 roubles pour ses poèmes et sa traduction des sermons d'Hugh Blair. Elle reçut également une splendide broche en diamants de la part de l'Impératrice³⁸. Enfin, après sa mort, à partir de 1838, son portrait ornait l'Académie des sciences³⁹.

La fidélité au style du XVIII^e siècle

Désireuse d'acquiescer une technique poétique irréprochable, Anna Bounina fit une traduction abrégée, adaptée à la Russie et assortie de ses propres considérations des *Principes de la littérature* de l'abbé Charles Batteux (1713-1786) qui parut en 1808 avec un titre précisant que le livre s'adressait aux jeunes filles (*Pravila poezii, sokraščennyj perevod Abbata Bate, s prisovokupleniem Rossijskago stoploženiija v pol'zu devic*). D'après Wendy Rosslyn, il s'agit là du premier manuel écrit par une femme russe et aussi probablement du premier manuel destiné spécifiquement aux femmes⁴⁰. Véritable exploit, Anna Bounina traduisit également Boileau (1636-1711) en vers. Ses modèles étaient donc avant tout ceux du XVIII^e siècle français.

Alors qu'on était en plein débat sur l'évolution du russe – rappelons qu'en 1803, Chichkov publiait sa fameuse *Dissertation sur l'ancien et le nouveau style de la langue russe* (*Rassuždenie o starom i novom sloge rossijskogo jazyka*) – Anna Bounina resta généralement fidèle à la langue très archaïsante de la poésie du XVIII^e siècle. Elle était proche de Chichkov qui lui accorda toujours son soutien. Mais, en fait, elle était capable d'apprécier le courant novateur, aussi bien que le courant archaïsant, comme le montre le choix équilibré des exemples russes qu'elle cite dans sa traduction de Batteux⁴¹. Par ses

35. Rosslyn Wendy, *Anna Bunina...*, *op. cit.*, p. 319.

36. Konstantin Grot, « Poëtessa... », art. cit.,

37. Rosslyn Wendy, *Anna Bunina...*, *op. cit.*, p. 293.

38. Les bijoux ou les objets précieux étaient une forme courante de récompense offerte aux écrivains par le pouvoir impérial : André Meynieux, *La littérature...*, *op. cit.*, p. 79.

39. Konstantin Grot, « Poëtessa... », art. cit.

40. Rosslyn Wendy, *Anna Bunina...*, *op. cit.*, p. 78.

41. *Ibid.*, p. 77.

thèmes, sa poésie suit tantôt le modèle poétique du classicisme de Derjavine, tantôt le sentimentalisme de Karamzine, elle peut aussi se teinter de romantisme⁴². Elle ne suivra pas, cependant, l'évolution lancée par Pouchkine, c'est pourquoi même de son temps, elle pouvait sembler démodée. Elle resta souvent un écrivain du XVIII^e siècle et ne put évidemment se mesurer aux plus grands noms de la poésie. Son recours presque constant à la mythologie semble sans doute bien désuet, même s'il est encore courant à l'époque. Catriona Kelly note d'ailleurs un décalage propre à la poésie féminine : « le ton déclaratif du néo-classicisme qui a nourri la poésie féminine ne fut remplacé par la poésie intense de l'auto-contemplation qu'autour de 1840 alors que le romantisme était courant chez les hommes vingt ans plus tôt⁴³ ».

Sèverement critiquée par les tenants du nouveau style

Les membres d'Arzamas, cercle de poètes dans la lignée de Karamzine et ennemis jurés des archaïsants du Colloque des amis de la langue russe, l'attaquèrent plus d'une fois, tout en la considérant plus comme une victime de l'influence de Chichkov que comme une authentique rétrograde⁴⁴. Son attachement au style ancien et son amitié avec Chichkov suscitèrent maintes moqueries dont celles de Constantin Batiouchkov qui, tout en étant capable de l'admirer, écrivit ces méchants vers : « Tu es Sapho, et moi Phaon, je n'en discute pas/ Mais, à mon malheur/ Tu ne connais pas le chemin vers la mer⁴⁵ ». Vassili Joukovski (1783-1852) et Vassili Pouchkine (1766-1830) la raillèrent également. À travers elle, ils s'en prenaient au style du Colloque, mais leurs critiques étaient aussi nettement teintées de misogynie. Les membres d'Arzamas poussèrent le cynisme jusqu'à prononcer l'oraison funèbre d'Anna Bounina, le 25 novembre 1815, alors que celle-ci était très gravement atteinte du cancer (l'oraison funèbre représentait un crime littéraire que les membres d'Arzamas avaient pris l'habitude de perpétuer contre les membres du Colloque, l'oraison étant prononcée selon la coutume de la société à l'adresse des défunts bien vivants du Colloque). Le comte Serge Ouvarov (1786-1855) « inter-

42. *Ibid.*, p. 216-217.

43. *Anthology of Russian...*, *op. cit.*, p. XIV.

44. Konstantin Grot, « Poëtessa ... », art. cit.

45. *Ibid.* Suivant la légende, Sapho, tombée amoureuse de Phaon, se serait jetée dans la mer à Leucade et en serait morte. Par Phaon, Bounina aurait visé le poète Ivan Dmitriev (1760-1837) dont Anna Bounina aurait été amoureuse.

prêta la relation entre Chichkov et Bounina en termes sexuels⁴⁶ ». Même le jeune Alexandre Pouchkine se moqua d'elle ; il récidiva en 1822⁴⁷.

Les méchancetés dont elle fit l'objet, alors même que son cancer la faisait souffrir à chaque instant, furent une épreuve qui assombrit fortement les quinze dernières années de sa vie. Après sa mort, elle fut encore dénigrée par le critique littéraire de tendance socialiste Vissarion Belinski (1811-1848) qui, visiblement, ne l'avait pas lue⁴⁸. Étant donné l'énorme influence de Belinski jusqu'à la fin de l'époque soviétique, son avis condamna pratiquement à l'oubli l'œuvre de Bounina.

En vérité, malgré son caractère souvent suranné, la poésie d'Anna Bounina n'est pas dépourvue de charme et de grâce. Il est trop sévère de la qualifier de « dilettante [...] au style emphatique⁴⁹ » comme l'a fait Alexandre Arkhangelski dans *l'Histoire de la littérature russe* publiée par Fayard en 1996, premièrement parce que sa démarche était réellement professionnelle et deuxièmement parce que son style n'est pas toujours emphatique, mais peut être très personnel. On trouve dans son œuvre une sensualité pleine de délicatesse dans l'évocation de la nature, et une sincérité émouvante lorsqu'elle parle de sa maladie par exemple, comme dans l'un de ses plus beaux poèmes aux accents tragiques, « Promenade d'une malade au mois de mai », poème très admiré par l'ami de Pouchkine, Wilhelm Küchelbecker (1797-1846)⁵⁰. Son nom mérite d'être mentionné dans la poésie du premier quart du XIX^e siècle, et ce n'est pas par hasard, que même Joukovski a sélectionné certains de ses poèmes pour son anthologie⁵¹.

46. Rosslyn Wendy, *Anna Bunina...*, *op. cit.*, p. 272.

47. Voir par exemple ses vers des « Deux épîtres au censeur » : « D'abord, je te le veux confesser sans détours,/ J'ai souvent déploré de ton destin le cours :/ De la bêtise humaine interprète juré,/ De Khvostov, Bounina lecteur invétéré,/ Pour tes péchés tu dois déchiffrer sans répit/ Une prose stupide et des vers sans esprit ». Alexandre Pouchkine, *Œuvres poétiques*, éd. d'Éfim Etkin, Lausanne, L'Âge d'homme, 1981, t. 1, p. 46.

48. Rosslyn Wendy, *Anna Bunina...*, *op. cit.*, p. 325-326.

49. Alexandre Arkhangelski, « L'année 1812 », in Efim Etkin *et al.* (éd.), *Histoire de la littérature russe, Le XIX^e siècle...*, *op. cit.*, p. 56.

50. Rosslyn Wendy, *Anna Bunina...*, *op. cit.*, p. 225-226.

51. *Ibid.*, p. 267.

Une femme qui se bat pour ses idées

Anna Bounina ne s'est pas contentée d'être une artiste de la plume. Même si c'est au cas par cas, sans construction structurée, elle a défendu ses idées, ne se laissant pas intimider par sa position de femme. Son œuvre dénote une certaine vision de la femme, mais aussi de la morale et de la politique.

Une certaine vision de la femme

Dès 1799, dans un article intitulé « l'Amour », Anna Bounina défendit un amour fondé sur l'égalité de l'homme et de la femme, la proximité des personnalités, l'attirance réciproque⁵². Si au début, elle avançait sur la pointe des pieds dans la carrière poétique, cachant souvent son identité, comme l'a montré de façon détaillée Wendy Rosslyn, dès 1811, et la lecture de son poème « La Chute de Phaeton » par Krylov au sein du Colloque (le 11 novembre 1811), elle a lutté de façon ouverte pour imposer son droit à créer comme elle l'entendait, estimant avoir le droit de refuser les conseils des hommes, même si elle n'était qu'une femme, heurtant ainsi l'opinion masculine suivant laquelle la femme doit toujours faire preuve de modestie⁵³.

Si quelques-uns, comme Mikhaïl Milonov⁵⁴, proclamaient la pleine égalité de la femme et de l'homme dans le domaine de la création poétique, d'autres, même s'ils admiraient le talent de Bounina, lui faisait sentir qu'elle n'était pas totalement leur égale. Comme l'écrit Wendy Rosslyn, on postulait alors que le niveau de l'écriture féminine ne pouvait pas être très élevé, et qu'il fallait appliquer aux femmes une certaine indulgence dans le domaine de l'écriture, comme dans les autres domaines où la femme était réputée plus faible physiquement et mentalement⁵⁵. Typique de cette attitude, Chichkov, le protecteur d'Anna Bounina, lui écrivit dans son « album » : « Ce qu'il y a de plus louable dans une femme c'est sa douceur, chez un homme sa justice⁵⁶ ». Piquée au vif, elle lui répondit :

La douceur chez la femme peut être double : d'un côté, elle est plus précieuse que ses bijoux, d'un autre côté, elle est sa honte. En s'humiliant, la femme perd le principal et seul avantage de son

52. *Ibid.*, p. 32.

53. *Ibid.*, p. 194-197.

54. Konstantin Grot, « Poëtessa... », art. cit.

55. Rosslyn Wendy, *Anna Bunina...*, *op. cit.*, p. 60-61.

56. Konstantin Grot, « Al'bom... », art. cit.

sexe. Cette douceur ambiguë des femmes n'est pas désagréable aux hommes. En l'utilisant, ils cherchent à obtenir tout d'elles et deviennent des seigneurs despotiques. Il n'est pas désagréable au propriétaire noble de posséder de nombreux serviteurs. Plus il en a, plus c'est avantageux pour lui ; mais demandons à ces serviteurs s'ils ne voudraient pas conclure un certain accord avec leur propriétaire⁵⁷.

Plus loin, elle ajoute encore deux remarques, qui ont été barrées, probablement par un homme, et qui montrent d'une part sa difficulté à être considérée en tant que femme comme un écrivain à part entière et, d'autre part, sa susceptibilité à cet égard :

La douceur ambiguë des femmes est encore plus utile aux hommes, lorsqu'il s'agit de femmes qui font la même carrière qu'eux. Le poète couvre d'éloges bien plus volontiers une femme écrivain que son confrère ; car il est habitué à penser qu'il en sait plus qu'elle. Il est prêt à lui dispenser des éloges, même les plus excessifs⁵⁸.

Cette remarque peut aussi être comprise comme une réaction de lucidité et de modestie de la poétesse qui craint n'être admirée qu'en tant que femme et pense que les compliments qui lui sont adressés ne sont guère sincères. Ce qu'elle réclame, c'est que l'on s'adresse à elle sur un pied d'égalité, sans crainte de la peiner :

Les madrigaux plaisent aux femmes superficielles. Celle qui a pris l'habitude de réfléchir, souhaite seulement qu'on la traite dignement. Ne la loue pas, mais n'apporte pas de sacrifice à ton orgueil ; elle t'aimera alors plus que si par ton caprice, tu te mets tantôt à la couvrir de louanges déplacées, tantôt à l'humilier par ta domination déplacée⁵⁹.

Dans sa fable dédiée « à certains des membres honorables de l'Académie impériale de Russie qui l'ont rendue digne de leur approbation flatteuse », « Le stade de Pékin⁶⁰ » (« *Pekinskoe ristališče* »), elle traite de la situation de la femme qui ose se mesurer aux hommes dans une société où la femme est d'habitude confinée à la maison et en but aux préjugés et qui à son grand étonnement est applaudie pour n'être pas tombée en courant (allusion au fait que des membres de l'Académie l'avait encouragée).

57. *Ibid.*

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*

60. Anna Bunina, *Neopitnaja...*, *op. cit.*, vol. II, p. 38-40.

Dans son poème « Les femmes » (« *Žensčiny* »), elle se décrit avec humour incomprise aussi bien par les femmes que par les hommes. Dans un dialogue, elle apparaît en porte à faux avec les désirs des femmes d'avoir une poésie féministe. Le chœur des femmes lui reproche de chanter la campagne et les hommes : « Et là il n'y a pas un mot sur nous !/ En voilà bien un service ! [...] Traîtresse⁶¹ ! ».

Enfin, son œuvre témoigne d'une conception de la femme bien différente de celle qui était prônée à l'époque. L'image de l'épouse ou de la mère en est presque absente. De plus, Bounina se permet d'aborder les mêmes sujets que les hommes et avec la même liberté : la politique, la patrie, etc., et en utilisant le « haut style », apapage masculin par excellence. Cependant, sans doute parce qu'elle mesurait toute la difficulté qu'il y avait à suivre ce chemin, elle conseillait à sa nièce d'emprunter une voie beaucoup plus ordinaire, d'être le contraire d'elle-même : « Tu es une femme – apprends dès ta jeunesse à être soumise, / à ne pas être obstinée dans tes désirs, / l'entêtement chez la femme est un défaut, [...] »⁶² ! Sans doute aussi sa conception des droits de la femme n'était-elle pas entièrement consciente et logique. Ainsi, dans sa nouvelle « Soirée au coin du feu », qui n'est pas sans rappeler *La Pauvre Lise* de Karamzine (1792), elle décrit l'amour malheureux de Nina, simple fille de marchand, pour Timon, jeune et riche seigneur qui va finalement lui refuser son amour pour épouser une femme digne de son rang. Après une tentative de s'installer aux États-Unis, Nina mourra de chagrin. Certes le choix de l'intrigue en lui-même semble impliquer une dénonciation de l'injustice subie par la jeune fille, cependant la morale qu'en tire Bounina est ambiguë : plus que de dénoncer les inégalités sociales et sexuelles, elle semble condamner l'héroïne qui, inspirée par sa passion, n'a pas écouté ses parents.

Bounina, contrairement à la génération des féministes de la seconde moitié du XIX^e siècle, n'érige pas sa lutte en théorie. Elle reste encore une lutte individuelle, et soumise à une éthique chrétienne du devoir, de l'obéissance et de l'humilité. Sa quête de la reconnaissance en tant que femme poète ne doit pas faire oublier la tâche plus globale – atteindre la perfection chrétienne – qui fut la sienne tout au long de sa vie et qui mobilisa ses dernières forces lorsqu'elle était entièrement rongée par une maladie généralisée.

61. *Ibid.*, p. 60.

62. Anna Bunina, *Sobranie...*, *op. cit.*, vol. II, p. 88.

Une morale ascétique

Cette recherche de la vertu est un thème central de la poésie de Bounina et peut-être aussi ce qui justifiait à ses yeux son engagement de femme. La plupart de ses poèmes sont emprunts d'une certaine morale qui, dans l'esprit du XVIII^e siècle, n'est pas nommément chrétienne, mais plutôt laïque. Pour elle, comme pour son modèle, Boileau, la poésie ne peut être séparée de la vertu. Et on peut penser que ces vers du poète français qu'elle traduisit lui étaient chers : « Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme :/ En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur ;/ Le vers se sent toujours des bassesses du cœur⁶³ ».

À maintes reprises dans son œuvre, aussi bien pour les femmes que pour les hommes, elle prescrit comme solution à la souffrance causée par des amours malheureuses le contrôle des passions par la raison.

Dans son long poème didactique « Sur le bonheur », elle condamne l'oisiveté et le luxe. Elle prône au contraire une vie ascétique, consacrée au travail : « la modération dans les distractions, le travail et la tempérance⁶⁴ ». Dans l'esprit du sentimentalisme, elle loue la simplicité et la proximité avec la nature. Dans son « Épitre à Léon », elle évoque un certain Polydore qui « considérait le superflu comme une servitude secrète⁶⁵ ». Dans la deuxième partie de cette épître, elle précise sa pensée : « Hélas ! Nous qui étions libres, à cause de nos caprices,/ Assoiffés de ces distractions, nous en sommes devenus les esclaves⁶⁶ ». Elle illustre cette idée par la vie d'une certaine Elvire (probablement son double), jeune fille riche au cœur pur et aux bons sentiments, mais dont les élans généreux sont stoppés par les nécessités de la vie mondaine. Elle ironise ensuite sur elle-même, prise par la passion de la poésie et voulant en faire la propagande à ceux qui veulent l'entendre, comme à ceux qui ne le veulent pas. Répétant ses vers à Didon, même dans les églises où elle étouffe l'Évangile de sa voix !

À la fin de sa vie, alors qu'elle ne pouvait plus se tenir autrement qu'à genoux, tant elle souffrait, elle se tourna vers des intérêts de plus en plus spirituels. En 1826, elle traduisit en russe *Les Conversations morales et philosophiques* de Hugh Blair (1718-1800), prédis-

63. *Ibid.*, p. 148.

64. *Ibid.*, p. 28.

65. *Ibid.*, p. 52.

66. *Ibid.*, p. 55.

teur écossais et professeur de rhétorique de l'Université d'Édimbourg.

Un intérêt pour la politique

Anna Bounina avait parmi ses relations de nombreux hommes qui s'intéressaient à la politique et il est probable qu'elle les ait entendus en parler, si elle n'a pas elle-même participé à leurs conversations. Elle connaissait bien Fiodor Nikolaevitch Glinka, officier au régiment Izmaïlovski à partir de 1816, et qui participait activement à la Société libre des amis de la langue russe (*Vol'noe obščestvo ljubitelej russkoj slovesnosti*) et entra dans l'Union du salut (*Sojuz spasenija*)⁶⁷. Elle semble avoir été très proche de Nicolas Semenovitch Mordvinov (1754-1845) auquel elle a consacré l'un de ses poèmes « en signe de très profond respect et de dévouement⁶⁸ ». Mordvinov, après une carrière dans la flotte où il atteignit le grade d'amiral sous Paul I^{er}, se consacra à la politique et à l'économie. Anglomane et libéral, il fut un collaborateur précieux de Mikhaïl Speranski qu'il aida à mettre au point un nouveau système de finances. Plus tard, en 1823, il fut élu président de la Société libre d'économie (il le restera jusqu'en 1840). En 1826, il fut le seul membre du Tribunal pénal suprême à ne pas signer la condamnation à mort des décembristes. Il était pour la libération des serfs par le rachat de leur liberté (sans terre)⁶⁹.

Les relations de Bounina avec la famille impériale étaient assez proches, en témoigne le poème écrit « À l'occasion d'un festin pour enfants, qui s'est tenu le 16 juin 1810 à Pavlovsk » (« *Na slučaj detskago pirshestva, byvsago v Pavlovskie 1810 goda Ijunja 16 dnja* »). Elle fait précéder son « poème didactique » « Sur le bonheur » (« *O sčastii* ») d'une lettre de dédicace à l'impératrice Maria Fiodorovna (1759-1828), la veuve de Paul I^{er}, dans laquelle elle l'assure de son dévouement :

Très Miséricordieuse Souveraine ! Dieu, qui lit dans le cœur des hommes, comme dans un livre ouvert, voit toute la pureté de mon dévouement ! Votre bonté et votre miséricorde à mon égard, m'ont fait prendre ma lyre plus d'une fois : elles m'ont donné le courage d'oser déposer à vos pieds ce petit fruit de la plus vivante

67. A. El'nickij, « Glinka, Fëdor Nikolaevič », in A. A. Polovcov, *Russkij biografičeskij slovar'*, SPb., 1896-1918, en ligne : https://ru.wikisource.org/wiki/Русский_биографический_словарь, consulté le 7 mars 2017.

68. Anna Bunina, *Sobranie...*, art. cit., vol. II, p. 161.

69. « Mordvinov Nikolaj Semenovič graf », http://www.ras.ru/win/db/show_per.asp?P=.id-51384.ln-ru.dl-pr-inf.uk-12, consulté le 7 mars 2017.

gratitude, qui en m'accompagnant dans la tombe, sera présenté devant le Trône du Tout Puissant⁷⁰.

Bounina a également écrit plusieurs poèmes à la gloire d'Alexandre I^{er}, qui en contrepartie, sera l'un de ses principaux mécènes et lui vouera une réelle affection. Ainsi, en décembre 1823, il enverra chez elle quelqu'un pour s'enquérir des raisons pour lesquelles elle s'apprêtait à quitter Saint-Petersbourg⁷¹. Cependant, si Bounina loue Alexandre I^{er}, c'est sans aucune servilité ; elle le loue en tant que monarque éclairé, humain, dans la tradition des vers dédiés par Derjavine à l'impératrice Catherine II.

Dans son poème « À ceux qui m'ont proposé d'écrire des hymnes », elle fait discrètement montre de son humanisme, refusant de composer des louanges aux tsars et concluant « Le bonheur du peuple est la meilleure hymne aux tsars⁷² ».

Dans son poème cité plus haut « Sur le bonheur », son ambition était sans doute d'influencer le tsar, comme l'indique la citation de Boileau en français mise en exergue de l'œuvre : « Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue./ Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue⁷³ ». Dans ce poème, elle peint un tableau idyllique de la société originaire, non dénaturée par la propriété, l'argent, l'envie. Tout en louant le tsar jusqu'à le diviniser, elle trace un portrait du tsar idéal qui se veut sans doute une leçon. Comme dans plusieurs de ses autres poèmes, elle incite le tsar (ou tout du moins ici le tsarévitch, instruit par la tsarine), à être attentif aux pauvres : « Oh, jeune ! Apprends à connaître les malheurs de ton peuple ! ». Et sans doute pense-t-elle à l'abolition du servage : « Voici, mes enfants ! – dit-il [le tsar] – de la nourriture, des vêtements, un toit ; /Voici des maisons, des prés : possédez-les de façon indépendante⁷⁴ ».

Le thème de la patrie bien aimée apparaît dans les écrits assez nombreux que Bounina a consacrés à la guerre contre Napoléon⁷⁵, en particulier, un long poème d'une vingtaine de pages, paru dans le recueil de 1819, mais probablement écrit peu après le départ des Français fin 1812, intitulé « Sur l'extermination des Français qui

70. Anna Bunina, *Sobranie...*, *op. cit.*, vol. II, p. 2.

71. Konstantin Grot, « Iz pisem... », art. cit.

72. Anna Bunina, *Sobranie...*, *op. cit.*, vol. I, p. 73.

73. Anna Bunina, *Sobranie...*, *op. cit.*, vol. II, page de garde.

74. *Ibid.*, p. 42.

75. Voir notre article : « Anna Bounina (1774-1829) – chanteur de la victoire russe de 1812 », *Slavica Occitania*, 39, 2014, p. 219-236.

avec arrogance ont envahi le cœur de la Russie » (« *Na istreblenie francuzov, naglo v serdce Rossii vtorgnuvšixsja* »). Un second poème, paru dans le même recueil, célèbre la victoire d'Alexandre I^{er} en 1814 : « Chant à Alexandre le Grand, vainqueur de Napoléon et restaurateur des royaumes » (« *Pesn' Aleksandru Velikomu pobeditelju Napoleona i vostanovitelju carstv* »).

Si Bounina louait l'autocratie, elle était aussi éprise de liberté – individuelle autant que sociale. Dans son « Chant à la liberté⁷⁶ » (« *Pesn' svobode* »), elle défend la liberté de choisir son métier : se consacrer à la science, si on le veut, et non être assujéti à la charrue ou au métier à tisser. Dans ce même poème, elle montrait aussi son amour pour le peuple, qu'elle avait, comme bien des nobles aux élans libéraux, tendance à idéaliser.

Conclusion

Anna Bounina n'a certes pas été une féministe au sens où l'ont été Olympe de Gouges (1748-1793) ou Mary Wollstonecraft (1759-1797) qui ont clairement réclamé la pleine égalité des hommes et des femmes, ni comme le seront les féministes russes de la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle était sans doute à la fois trop poète et trop conservatrice pour cela. Cependant, elle s'est incontestablement battue à sa façon pour que la femme soit considérée comme l'égale de l'homme sur le plan de l'accomplissement de sa vocation d'être humain au sens plein, avec ses aspirations artistiques, philosophiques, spirituelles, intellectuelles... Elle a eu l'ambition de mener une carrière poétique au même titre que les hommes, se permettant d'aborder librement les mêmes thèmes qu'eux : amour, politique, philosophie, spiritualité. Souvent en butte aux moqueries d'écrivains du camp opposé sur le plan esthétique, ou dans le meilleur des cas à l'attitude condescendante des auteurs les plus proches d'elle, elle n'a pas craint de se battre pour défendre sa façon d'écrire, ce qui ne faisait souvent qu'envenimer les choses, car cela choquait l'opinion suivant laquelle la femme devait faire montre de modestie.

Par fidélité à son idéal, elle a mené une vie de femme célibataire, rare pour l'époque. Ce choix ne signifiait nullement un rejet de son milieu, mais seulement la consécration de sa vie à la poésie et le refus de rechercher un mariage de convenance. Elle a ainsi affirmé que la vocation de la femme n'était pas uniquement d'être épouse, mère, ou muse, mais pouvait être autre : intellectuelle ou

76. Anna Bunina, *Sobranie...*, *op. cit.*, vol. I, p. 77.

artistique, comme chez les hommes. Sa solitude bien réelle était tout de même compensée par des liens familiaux assez forts, la famille dans la noblesse ne se réduisant pas à la cellule père-mère-enfants, mais étant un réseau de solidarités et de relations qui s'étendait bien au-delà de cette cellule. Elle était aussi soutenue par de nombreux amis, dont le plus important fut Alexandre Chichkov, et par des relations au sommet de l'État et de la Cour, en premier lieu par l'empereur Alexandre I^{er} en personne. Tout en dépendant financièrement des subventions des grands de ce monde, elle sut préserver une certaine indépendance personnelle. Son courage reste frappant : souffrant pendant de longues années d'une terrible maladie, et attaquée à maintes reprises avec beaucoup de méchanceté par ses confrères, en particulier, les membres d'Arzamas, elle s'efforça d'écrire et de publier jusqu'à l'extrême fin de sa vie.

Par ailleurs, elle était respectueuse des valeurs traditionnelles de la société russe : ascétisme chrétien, impliquant la recherche d'une vie chaste, recherche d'un sens spirituel de l'existence, impliquant la soumission à la volonté divine y compris dans la maladie, soutien au pouvoir autocratique, mais sans aucune bassesse, patriotisme. Et c'est cela qui explique qu'on a peu tenu compte de son expérience en parlant du mouvement d'émancipation féminine. Des libéraux, comme Vissarion Belinski, ont dénigré son œuvre. Son combat dépassait celui du féminisme, mais il n'était pas non plus exposé sous forme de système, car Bounina était avant tout une poétesse et non une idéologue. Elle incarnait un idéal aristocratique élevé, à la fois influencé par les valeurs du XVIII^e siècle – haut statut de la femme, approfondissement spirituel personnel, poursuite du perfectionnement moral par ses propres voies, croyance en l'utilité de l'instruction, recherche d'un style poétique élevé –, et en même temps tourné vers les valeurs du XIX^e siècle. En effet, elle s'inscrivait dans les recherches des premiers slavophiles par son attachement à tout ce qui était russe, par son amour du peuple et de la liberté. On sait les liens qui existaient d'ailleurs entre archaïsants et slavophiles, et notamment l'influence qu'eut Chichkov, dont notre poétesse était très proche, sur Sergueï Aksakov (1791-1859), père des écrivains slavophiles Ivan (1817-1860) et Constantin Aksakov (1823-1886).

Tout le comportement de Bounina respirait cette conviction qu'elle était, par sa dignité, par sa compétence et ses centres d'intérêt, l'égale des hommes. Elle a ainsi à sa façon pleinement contribué à affirmer l'importance du rôle de la femme en Russie, et en ce sens Rosslyn Wendy a raison de l'appeler « l'ancêtre (*foremo-*

ther) de l'émancipation féminine en Russie⁷⁷ ». Et Maria Nesterenko ajoute : « jusqu'au début du XX^e siècle aucune femme poète ne se décidera à parler à égalité avec les hommes et de façon aussi ouverte, que ne l'avait fait Bounina⁷⁸ ».

Normandie Université, UNICAEN, ERLIS

77. Rosslyn Wendy, *Anna Bunina...*, *op. cit.*, p. 336

78. A. P. Bunina, *Neopytnaja muža: Sobranie stixotvorenij...*, *op. cit.*, 2016, p. 23.